

Paul COUTURIAU



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Paul MATHIEU

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

*Une légende est une dimension de la vie
qui abolit les jugements de valeur.*

Paul Couturiau

Je ne me situe pas dans la tradition du roman policier anglais où l'énigme prime sur la profondeur des personnages, précise Paul Couturiau, ce qui m'intéresse, c'est de leur donner une âme.

Cet auteur belge qui ose écrire en français tout en pensant en américain – dit André-Paul Duchâteau dans la préface – reprend à son compte l'ambition de Chandler de parvenir à ce que le roman policier soit considéré comme une forme de littérature à part entière.

Biographie

Né en 1952 à Bruxelles, Paul Couturiau est un fanatique de l'écriture. Il l'a abordée par toutes ses facettes : la traduction scientifique et littéraire, le théâtre, le roman, la bande dessinée et... la publicité ; celle-ci constitue d'ailleurs sa formation de base.

Pendant une dizaine d'années il a été attaché comme traducteur aux éditions du Rocher. Cela lui a notamment permis de traduire de nombreux auteurs anglo-saxons. Il a également travaillé comme conseiller littéraire dans le même secteur linguistique.

Amené par son métier à faire de nombreux séjours aux Etats-unis, il est tombé amoureux de ce grand pays avec une préférence toute particulière pour les villes de New-York et Miami. De janvier 1991 à juin 1992, il a été directeur littéraire aux éditions Claude Lefrancq. Son épouse, Nadine Monfils, est également un écrivain de renom.

Bibliographie

Romans :

- ***Boulevard des ombres***, Bruxelles, Claude Lefrancq et Editions du Rocher, 1991 (coll. *Attitudes*). Grand Prix de littérature policière 1993.
- ***Andrew Jackson, vie et mort d'une légende***, Gembloux, Duculot, 1992 (coll. *Travelling*, n° 106).

Scénarios de bande dessinée :

DI MARCO (An.), ***Sombre Mardi gras***, Bruxelles, Ed. Claude Lefrancq, 1991.

ERSEL, ***Le dernier des Mohicans***, Bruxelles, Ed. Claude Lefrancq, 1992.

Extraits

Dans son fauteuil hors de prix, la jeune femme ne le quittait pas des yeux. Elle devait avoir la trentaine. Habillée avec beaucoup d'élégance, mais sans chichi. C'est elle qui avait trouvé le corps. Elle qui avait averti la police. Ce n'est pas elle, en revanche, dont le portrait trônait partout dans cet appartement. Le mannequin des posters et des revues était une blonde platine garantie peroxydée, alors que celle qui lui sondait l'âme avait une chevelure ample d'un beau brun foncé, comme ses yeux et sa peau. Un seul point commun entre ces deux femmes, elles dégageaient une odeur d'argent.

Lennox savait que là résidait le noeud du problème. De son problème. Quelqu'un avait dû faire jouer ses relations pour que l'affaire reçoive un « traitement spécial ». Il connaissait la musique. Il y avait deux solutions en pareil cas. Ou on mettait un maximum d'hommes en campagne, ou on jouait le vedettariat en donnant les pleins pouvoirs à un officier particulièrement compétent. Dans les deux cas, l'objectif était d'impressionner. Il avait été un temps où il aurait trouvé normal qu'on s'adressât à lui. Mais aujourd'hui, qui se souvenait encore de Ring Lennox ?

La pimbeche dont les portraits encombraient l'appartement prétentieux du journaliste déplaisait à Lennox. Il n'aimait pas son genre superficiel et moins encore son regard, empreint sur chaque cliché d'une dureté qu'il était tenté d'assimiler à de la méchanceté. La jeune Noire, elle, ne paraissait pas bouleversée outre mesure par le décès de son fiancé. Pourtant il la sentait troublée. Son regard la trahissait. Elle cherchait à percer la carapace du dinosaure. L'idée arracha à Lennox son premier sourire de la journée. Il lui souhaitait bien du plaisir. Lui-même n'y parvenait plus depuis belle lurette.

Machinalement, il ressortit son étui à cigares. Il n'avait pas besoin de l'ouvrir pour que le Dom Pérignon lui brûle les doigts. Les trente deniers de Judas. À la différence près que dans le cas présent, Judas s'était vendu lui-même. Quand Kowalski lui avait expliqué la situation, dans son style télégraphique habituel – un chroniqueur du Sun assassiné dans son appartement – stop – ça risque de faire du pétard dans la presse – stop –

besoin de vous –, Lennox avait réprimé un rictus mauvais. Il n'était pas une de ces mouches qu'on attrape avec du vinaigre. Il avait mis cinq ans à s'accrocher à son bureau, comme une moule à son rocher, on n'allait pas l'en déloger aussi facilement. Ce n'était pas lui qui se laisserait enjôler par de beaux mots. Il avait mille bonnes raisons pour justifier son refus. Mais Kowalski lui avait offert un Dom Pérignon.

(Boulevard des Ombres, p. 24-25)

Curieusement, Ring n'eut aucun mal à trouver la Studebaker. Il plaça le gyrophare amovible sur le toit et ne relâcha l'accélérateur qu'en arrivant devant l'hôtel. Pendant le trajet, il eut le sentiment que le troisième fantôme se matérialisait à ses côtés.

— Voilà pourquoi tu avais l'air si réjoui, dit-il à voix haute. Tu allais la rejoindre. Il y a cinq ans, j'aurais réagi comme toi. Aujourd'hui,... c'est sans importance... De toute façon, tu étais arrivé au bout du chemin. Tu as pris ton bonheur où il était, c'est une forme de sagesse.

McFarlane attendait Lennox devant la porte de l'hôtel. Il écarta le cordon d'agents pour ouvrir le passage à son supérieur. Le policier, un Écossais pure souche, était une espèce d'armoire à glace surmontée d'une tignasse rousse. Il entraîna Ring vers la chambre où il avait veillé à ce que tout demeure en place en attendant le lieutenant. Les collègues de la petite Italie s'étaient montrés conciliants.

Ring resta un long moment penché sur la fille. Il essayait de retrouver les traits qui avaient séduit Harvey. Se demandait depuis combien de temps le monteur connaissait la putain. Si elle l'aimait aussi. S'ils avaient fait des projets d'avenir. Mais le fantôme de la morte ne se matérialisa pas. Ne vint pas répondre à ses questions. Il appartenait à un autre univers.

Ring ne s'interrogea pas sur les circonstances de la mort de Sue Lynn. C'était clairement l'oeuvre de Moss. Une seule question le tracassait : pourquoi ? Il ne parvenait pas à établir un lien entre cette professionnelle du fast-love et la fille du couturier.

— Lieutenant !

Ring s'arracha à Sa rêverie. Il fit signe qu'on pouvait enlever le cadavre et s'avança vers la fenêtre. Au-dehors, le néon était éteint.

— Lieutenant ! répéta Scotty.

Ring se retourna. Son sourire inquiéta l'Écossais. Lui aussi connaissait l'histoire de son collègue. Il savait que Ring menait sa première enquête depuis cinq ans. Que le lieutenant avait été un as, au même titre que lui. Les deux hommes n'avaient jamais eu l'occasion de travailler ensemble, mais ils se respectaient sur la base de leurs réputations respectives. Or, en ce moment, Scotty n'était pas sûr que son Supérieur fût dans son état normal. Pas sûr qu'il fût en état de mener une enquête. Était-il resté trop longtemps sur la touche ?

(Boulevard des ombres, p. 126-127)

Il se glissa sur le siège arrière. Fu Manchu s'assit à sa droite. Les deux figurants prirent place à l'avant. Fu Manchu questionna Harvey. Qui était le client ? Pourquoi payait-il ? Continuerait-il à cracher ? Harvey, le regard ailleurs, ne répondait pas. Fu Manchu insista, prêt à s'associer avec Harvey. Mais les pensées de celui-ci erraient à mille lieues de ces considérations. Pour avoir la paix, il rassura l'assassin de Sue Lynn. Il remettrait des photos à son client, mais pas les négatifs. Puis, il s'enfonça ostensiblement dans son siège, désireux de faire comprendre au Chinois qu'il n'avait pas l'intention de poursuivre la conversation.

Fu Manchu fit signe au chauffeur de démarrer. Il était impressionné par l'attitude de cet Occidental que Sue Lynn lui avait décrit comme un animal traqué. Le gibier faisait l'effet d'un chasseur. Pourquoi lui avait-elle monté un bateau ? Depuis quelque temps cette fille était devenue incompréhensible. Il avait eu raison de la supprimer. C'était une énigme et il n'aimait pas les questions sans réponse.

Harvey songeait à Paris. Il y avait cru. Il avait même cru qu'avec Sue Lynn, ce serait comme dans son rêve. Il aurait dû se méfier. Les dieux commencent par ôter la raison à ceux qu'ils veulent perdre. Harvey avait une Formule un peu différente. Pour lui, ils commencent par leur faire croire aux rêves. Réflexions anachroniques. Il aurait dû être désespéré. La douleur aurait dû lui déchirer l'âme. On venait de lui enlever la seule femme qui lui ait jamais donné de l'amour avec un grand A. Or, il se sentait serein. Il allait faire un voyage en Orient à sa manière. S'embarquer pour une destination plus belle que n'importe quel Paris. Vivre une réalité plus fabuleuse que tous les rêves. Et au bout du chemin, Sue Lynn l'attendrait, avec ses longs ongles incarnats et ses caresses trop habiles. Avec ses peurs, ses doutes, ses espoirs et ses sourires maladroits.

Dire qu'il avait vécu pendant quinze jours dans la crainte de la mort Il avait mis sa vie entre parenthèses parce qu'il tremblait devant des chimères. Aujourd'hui qu'il se trouvait en présence de vrais tueurs, avec la mort pour destination et un fantôme pour partager son éternité, il n'avait jamais été aussi calme. Il sourit en comprenant pourquoi. Il n'était plus un rat pris au piège. La réalité ne lui était plus imposée de l'extérieur. Enfin, il avait fait un choix libre et conscient. Il quittait le monde des morts en sursis pour s'enfoncer dans la seule réalité où il eût sa place. Où jamais il ne serait un raté. La réalité de ses rêves.

Mais avant, il lui restait une dernière mission à remplir. Voir ce flic qui l'avait appelé Harvey et lui avait parlé avec sympathie. Lui remettre les photos promises. Sinon, il aurait mutilé son ami en vain et Jérémy ne pourrait lui pardonner. Passer le flambeau pour que son geste ait un sens. Il n'était plus question de sauver sa peau, mais de permettre que justice soit faite. La justice ! Encore une belle utopie. Lui-même n'avait pas hésité à la bafouer. Mais aujourd'hui tout était différent. Les utopies sont pareilles aux rêves : leur réalité dépend de l'angle sous lequel on les regarde. Or Harvey avait posé le pied sur l'autre versant de l'éternité, et là les valeurs s'inversent. Tout au moins dans son éternité à lui.

(Boulevard des ombres, p. 100-101)

Le policier se leva et s'avança vers la baie vitrée. Il laissa son regard errer sur la plage qui se trouvait à l'origine de toute cette affaire. Il se demanda comment il aurait réagi à la place du couturier. Il songea à Sarah. Si elle avait tué... une telle éventualité était absurde, surtout pour un motif aussi odieux... mais, si elle avait tué, Ring aurait tout fait pour la protéger. À la différence d'Harlan, il aurait toutefois tenu à endosser le meurtre. Incapable de livrer Sarah, mais tout aussi incapable de vivre à l'abri du châtement.

Harlan était toujours perdu dans ses pensées. Ring posa la main sur l'épaule du vieil homme.

— Et si vous me raccompagniez jusqu'à ma voiture ? dit-il.

Harlan ne sursauta même pas. Il leva lentement les yeux. Il paraissait étonné.

— Vous n'avez plus de questions à me poser ?

— Pas pour l'instant, Monsieur Neuville. Je me suis peut-être montré maladroit. Je n'ai jamais eu d'enfant, vous comprenez. Je reviendrai un

peu plus tard. Demain, peut-être. Vous vous serez sans doute fait à l'idée de devoir revivre ces instants douloureux. Je dois vous avouer que je n'ai pas encore les réponses à toutes mes questions. Il me faudrait pour cela retrouver Laurie Hillside. Il semble qu'elle ait disparu dans la nature. Mais nous verrons cela plus tard.

Le policier avait voulu mêler la bienveillance à des sous-entendus dépourvus d'équivoques. Il tenait à faire comprendre au vieil homme que la voie dans laquelle il s'était engagé était sans issue. Il espérait, ce faisant, lui donner la chance de se reprendre en main. De confesser lui-même la vérité. Mais Harlan se résoudrait-il à trahir sa fille ?

Le couturier avait suivi le policier, dont le départ ne paraissait pas le rassurer. Les deux hommes ayant traversé le jardin en silence, étaient arrivés à l'Oldsmobile que Simon avait mise à la disposition de son ami. Ring serra la main de Neuville. il allait s'installer au volant quand il fut pris d'une sorte de remords. Il rappela Harlan et l'entraîna vers le coffre de la voiture. Il l'ouvrit et, les yeux tournés vers le couturier, en sortit un attaché-case.

— Il y a là vingt mille dollars, à peu de choses près, dit-il. Je crois savoir qu'ils vous appartiennent, mais je ne puis vous les rendre pour l'instant. Vous comprenez, il s'agit d'une pièce à conviction et, en fait, elle devrait être sous scellés. J'ai tenu à l'emporter cependant afin de vous rassurer. Elle est en notre possession. Vous la récupérerez tôt ou tard. Ah si vous voulez me contacter, n'hésitez pas à prévenir le capitaine Ruggiero.

Il aurait été difficile d'être plus clair, se dit Ring.

Harlan n'avait pas bronché. Il n'avait pas cherché à nier. Il était devenu blême et la sueur s'était mise à perler sur son front. Mais il était près de seize heures, et la chaleur était intenable. Ring monta en voiture et gagna le Venetian Causeway, puis obliqua à droite, vers Miami Beach. Roulant sous un soleil de plomb il songea qu'Harlan avait raison : la Floride serait impensable sans conditionnement d'air.

(Boulevard des ombres, p.180-181)

* * *

Chapitre premier

Un reporter de quinze ans

En ce mois de juin 1845, Nat Daniels avait seize ans. Enfin, pas tout à fait. Il était même plus proche des quinze que des seize. Et à cela tenait tout son drame. Son père, Rusty Daniels, dirigeait le Daily Democrat, un quotidien de Nashville. Et le rêve de Nat, depuis son plus jeune âge, était de devenir journaliste. Depuis son plus jeune âge aussi, il savait qu'il lui faudrait attendre d'avoir fêté son seizième anniversaire pour pouvoir faire ses armes. Son père était intraitable sur ce point. Or plus le grand jour approchait, plus il paraissait ne devoir jamais arriver et plus Nat se rongait d'impatience.

(*Andrew Jackson*, p. 7)

Le président Jackson est sur le point de mourir. Nat et son père viennent lui rendre une ultime visite.

Le premier détail qui frappa l'attention de Nat, fut le nombre de Noirs qui allaient et venaient. De toute évidence, ces gens « appartenaient » à la planration.

— *P'pa, Andrew Jackson a des esclaves ?*

— *Nous sommes dans le Sud, fiston.*

La réponse de Rusty, bien que laconique, laissa Nat en proie à ses interrogations. Comment un homme qui avait donné corps au parti démocrate pouvait-il accepter le principe de l'esclavage ? La démocratie aurait-elle une couleur ?

Nat ne poussa pas beaucoup plus avant ses réflexions. Le moment était mal choisi. Le président devait avoir ses raisons et sans doute Nat les comprendrait-il quand il aurait eu le temps d'évoquer la question avec Rusty. « Nous sommes dans le Sud, fiston » n'était pas une réponse vraiment satisfaisante.

Le Dr Esselman vint accueillir les Daniels. Il ne perdit pas de temps en vaines palabres.

— *Je crois que ce sera pour aujourd'hui. Venez, Rusty. J'ai passé la nuit aux côtés du président. Il a beaucoup souffert. Mes collègues, Messieurs Robertson et Waters, ne sont pas plus optimistes que moi.*

En pénétrant dans la grande demeure, Nat oublia un instant l'état du président. Un long couloir, se terminant par un magnifique escalier en colimaçon, coupait la maison en deux parties. Les murs étaient décorés d'un papier peint importé de Paris. Il illustrait, en quatre scènes, les aventures de Télémaque sur l'île de Calypso. L'adolescent n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

Il fut vite ramené à la réalité par son père, qui le poussa du coude. Nar suivit les deux hommes et pénétra dans la chambre du septième président des Etats-Unis. Il ne vit rien de la pièce, rien des gens qui s'y trouvaient. Son regard s'était d'emblée posé sur un homme au visage émacié et aux cheveux blancs et il ne parvenait pas à l'en détourner. Ainsi ce vieillard avait été le héros de La Nouvelle-Orléans. Nat sentit sa gorge se nouer. Il ne voulait pas pleurer. Pourtant il y avait de quoi. Cet homme digne, qui trouvait encore la force de sourire, était l'incarnation de la souffrance. Les lèvres venaient de s'agiter, mais Nat n' avait pas entendu les mots qui leur avaient échappé.

— Oui, monsieur le président, c'est Nat, mon fils. Lui aussi sera journaliste, je crois.

Ainsi, le président l' avait remarqué. Etait-ce bien vers lui que se tendait cette main, qui trouvait miraculeusement la force de ne pas trembler ? Nat ne se posa pas bien longtemps la question. Il avança vers le mourant et serra sa main entre les siennes.

— Ton père m'a rendu de grands services, Nat. Je l'apprécie beaucoup. Mais pas pour ça... Enfin, pas seulement. Non, je l'apprécie parce que c'est un homme intègre. Le métier de journaliste est un métier terrible. Fais-le toujours en écoutant ton coeur et ta conscience, mon garçon.

Nat ne trouva pas, lui, la force de prononcer un mot. Il posa un baiser sur la main du vieillard. Il ne savait pas si ce geste était déplacé, mais c'était celui , qui lui était venu spontanément.

(Andrew Jackson, p. 34-35)

Le général Jackson a assassiné un gamin de dix-huit ans pour montrer à ses hommes de quoi il était capable. Pour moi, ce n' est pas le fait d'un grand homme, mais d'un malade, obsédé par une idée fixe : réussir à tout prix !

Nat se mordillait les lèvres. Il songeait aux propos du général Houston. Celui-ci avait bel et bien évoqué des mouvements de révolte parmi les troupes de Jackson lors de la campagne contre les Creeks. Il avait décrit un général impitoyable envers l'ennemi, mais aussi impitoyable envers ses hommes. Et surtout, Sam avait prononcé une phrase qui trouvait un curieux écho dans la conclusion de Burt Barnabee : « S'il écrasait les Creeks, la route de la gloire s'ouvrait devant lui. » Barnabee avait dit: « Son idée fixe : réussir à tout prix » Tandis que Nat essayait de mettre de l'ordre dans ses idées, le banquier réfléchissait à la manière d'enchaîner. Il sentait l'adolescent troublé et entendait pousser son avantage plus avant.

— Tu es originaire du Nord, n'est-ce pas ?

Le journaliste en herbe se contenta d'opiner de la tête. Il regrettait presque d'être venu voir Barnabee. Il avait le sentiment qu'avant longtemps, il ne resterait plus rien du héros qu'il adulait depuis son enfance .

— Moi aussi, je viens du Nord, Nat. Et j'avoue que de voir tous ces propriétaires terriens bâtir leur richesse sur l'esclavage, ça me gêne.

Burt s'exprimait d'un ton très convaincant, mais il aurait provoqué l'hilarité des propriétaires terriens dont il parlait, si ceux-ci avaient pu l'entendre. Le banquier n'avait rien d'un moraliste, mais il savait présenter les choses à son avantage.

— Tu es allé à l'Hermitage, avant-hier. Tu as vu le nombre d'esclaves dont était entouré M. Jackson ? Cela ne te choque pas ?

— C'était un Sudiste... Ces gens ne perçoivent pas les choses comme nous...

Nat savait combien l'argument était faible. Son père le lui avait déjà servi sans réussir à le convaincre.

— Tu as sans doute raison, mais moi ça me choque. Tiens, je dois avoir ici, un vieil article de journal que j'ai toujours conservé.

Le gros homme fouilla dans un dossier et finit par en extraire une coupure toute jaunie. Il la tendit à Nat qui lut :

ARRÊTEZ LE FUGITIF

Cinquante dollars de récompense.

Nat sentit le sang lui monter aux joues. Il aurait aimé détourner les yeux, mais des mots s'imposaient à lui .

Un esclave mulâtre... enfui... solide... actif.. boîte... s'exprime correctement en anglais... récompense à quiconque permettra son arrestation... Et dix dollars en plus pour chaque centaine de coups de fouet qui lui aura été administrée (avec un maximum de trois).

L'annonce était signée Andrew Jackson.

— Le père de votre démocratie n'a jamais libéré un seul esclave. Pas même George, son propre serviteur. Pour un politicien qui aimait tant la liberté... On va procéder prochainement à un inventaire de ses biens. Combien crois-tu qu'on comptera d'esclaves?... Je vais te le dire, car je suis au fait de ces choses. Plus d'une centaine, rien qu'à l'Hermitage. Et il doit encore y en avoir une bonne cinquantaine dans sa plantation du Mississippi... Qu'en penses-tu ? Non, ne dis rien. Je sais que ce doit être dur pour toi.

(Andrew Jackson, p. 78-80)

— Tu le dis toi-même, Andrew Jackson a voulu que chacun soit égal devant la loi.

— Ce qui ne l'empêchait pas de posséder plus de cent cinquante esclaves, riposta Nat.

— À cela je n'ai aucun argument satisfaisant à t'opposer. Tu sais que je suis contre l'esclavage. Mais nous sommes ici dans le Sud, fiston. Et si nous crions trop fort nos convictions, nous verrons un jour les locaux du journal partir en fumée. Et si nous insistons, nous risquons de n'avoir plus jamais l'occasion d'écrire une ligne. Il faut être prudent. Je ne critique pas tes idées, Nat. Tu as raison sur toute la ligne. Seulement, tu vis en dehors de la réalité. C'est normal, tu es jeune et plein d'idéal. J'ai été comme toi. Mais si tu veux faire passer tes idées... si tu veux devenir un bon journaliste, tu vas devoir apprendre à mettre de l'eau dans ton vin.

— *Je refuse les compromissions. Si tu as été comme moi, moi je ne veux pas devenir comme toi !*

Rusty resta un moment sans voix. Nat ramassait à nouveau des cailloux et les envoyait faire des ricochets à la surface de l'eau. Son père ouvrit la bouche, mais il la referma sans avoir proféré un son. Le silence troubla Nat, qui abandonna son jeu.

— *Si on mangeait, suggéra Rusty.*

Nat l'observa un moment, décontenancé.

— *Si tu veux.*

— *Ta mère nous a préparé de bonnes choses.*

Nat se lava les mains dans l'eau de la rivière. Il y avait du poulet froid, des légumes frais du potager de Laura et des gâteaux secs pour dessert. Nat se sentait mal. Rusty ne disait plus rien. L'adolescent avait le sentiment d'avoir blessé son père. Il le regrettait. Rusty avait toujours été juste avec lui. Bien sûr, il était sévère et exigeant, mais il était attentif aussi. Nat songea qu'il n'aurait pas dû lui dire qu'il espérait ne jamais devenir comme lui, car en vérité, c'était tout l'inverse. Son père avait toujours été son modèle. S'il désirait tant devenir journaliste, c'était pour lui ressembler. Pour continuer son combat. Cependant il ne voulait pas entrer dans le jeu des compromissions. Il ne voulait pas devenir le porte parole d'un homme tel que Jackson. Il avait d'autres ambitions.

— *P'pa...*

— *Oui, fiston ?*

— *Je pensais pas ce que j'ai dis... En fait, ...*

— *Ne t'excuse pas, Nat. Si tu veux avoir le courage de tes idées, ne commence pas par les renier.*

Rusty se leva et entreprit de ramasser les couverts. Nat le laissa faire. La réaction de son père le perturbait. Il avait voulu lui exprimer ses regrets et celui-ci réagissait en laissant parler son amour-propre. Il était décevant. Mais qu'espérer de plus d'un suppôt de Jackson ?

(Andrew Jackson, p. 108-109)

Synthèse

*Je ne connais pas Furnes.
Je ne connais ni son bourgmestre ni ses habitants.
Furnes n'est pour moi que comme un motif musical.*

Georges Simenon

Quand on a été pendant des années traducteur de romans policiers américains, dans quelle direction, à votre avis, fait-on ses premiers pas ? Dans le polar à l'américaine, bien sûr, c'est ce qui nous a donné : ***Boulevard des ombres***.

Un homme traqué, un cadavre que l'on assassine, la pègre chinoise, un policier sur le retour, des fausses pistes en pagaille quelques cadavres – pas toujours exquis – et voilà un univers qui se fait jour.

Bercé par Raymond Chandler (1) et, dans une moindre mesure, par James Hadley Chase, Paul Couturiau n'a pas hésité à se lancer du premier coup dans un exercice d'écriture particulièrement difficile. En effet, tous les spécialistes du genre – Dashiell Hammett en tête – conseillent aux auteurs européens de ne pas camper leur histoire aux Etats-Unis. C'est une recommandation que Couturiau s'est empressé de ne pas suivre et, en cela, il a bien fait. Il est vrai que son excellente connaissance des States, l'a bien servi et il eût été dommage de la négliger. Jamais, il n'hésite à nous faire visiter tous ces lieux qu'il connaît si bien :

Autrefois, quand il était adolescent, il aimait se balader dans les rues du quartier chinois. Cela lui donnait le sentiment d'être un grand voyageur. Il prenait le métro quelque part à proximité de Prospect Park, dans Brooklyn, et montait jusqu'à Canal Street. La, il trouvait des néons aux signes incompréhensibles, des cabines téléphoniques en forme de pagode, des enfants occupés à des jeux inconnus, des canards laqués à la

1. Paul Couturiau a traduit en français la biographie que Frank Mac Shane a consacrée à cet auteur : ***Le gentleman de Californie***.

*devanture des boucheries, et mille autres sources de dépaysement. le tout pour le prix d'un ticket de métro (**Boulevard des ombres**, p. 34).*

Au passage, Couturiau ne dédaigne pas nous donner son avis à propos de tel ou tel aspect de ce grand pays. C'est l'occasion, par exemple, de nous confier son peu d'intérêt pour l'art moderne :

Ring sourit et se dirigea vers la fenêtre d'où l'on voyait d'un côté Central Park et de l'autre le Guggenheim.

Ça ne vous déprime pas ?

La jeune femme vint le rejoindre et comprit qu'il parlait du musée [d'art moderne]

— Vous êtes de ceux que l'architecture de Wright agace ?

— Oh ce n'est pas tellement l'extérieur qui me choque, c'est plutôt l'intérieur

*(**Boulevard des ombres**, p. 67).*

Paul Couturiau a le don de nous servir très discrètement une foule de références culturelles qui donnent une teinte toute particulière à son récit. Ce balisage intertextuel n'est que rarement gratuit et entre Walt Whitman (***Boulevard des ombres***, p. 82) et Oscar Wilde (*Idem*, p. 71) la place est large pour nous perdre.

Tout cela est étayé par une langue très appropriée, *syncopée, très américaine, qui rappelle souvent avec bonheur le rythme et la fraîcheur parfois naïve du jazz et de la boxe*, selon les termes de Geneviève Pirotte.

En outre, comme nous l'avons déjà vu, il ne faut pas oublier que l'essentiel de ce petit roman n'est peut-être pas tant dans l'histoire que dans la consistance des personnages présentés par l'auteur ...

Mais notre soi-disant auteur de polar ne cesse de tisser ses toiles d'apparences trompeuses, et le roman populaire (au sens noble du terme) se transforme sournoisement en vrai roman psychologique dans la plus pure tradition européenne.../...L'épaisseur de certains personnages secondaires et l'évolution sourde de la vie privée de l'enquêteur semble tout à coup devenir la seule question digne d'une réponse, écrit Geneviève Pirotte.

De fait, certains de ses personnages ont une réelle dimension psychologique. Voilà, par exemple, ce policier Ring Lennox – sorte de Maigret mâtiné de Nestor Burma –, voilà encore Sue Lynn l'ancienne prostituée chinoise :

Sue Lynn gémit doucement, Harvey la contempla avec une tendresse infinie. Du bout des doigts, il lui caressa les cheveux en prenant soin de ne pas la réveiller.

Cette femme dont il ne savait rien, ou si peu, lui donnait envie d'être fort. Pour elle, il avait osé défier des truands bien réels, alors que, quand il s'agissait de lui, il tremblait à la seule idée d'hypothétiques tueurs (*Boulevard des ombres*, p. 52).

Ceci dit, cette belle utilisation des personnages et l'admirable connaissance de l'Amérique se retrouvent dans le second roman de Paul Couturiau, consacré à Andrew Jackson, 7^e président des États-Unis. Plusieurs autres similitudes peuvent d'ailleurs être constatées entre ces deux ouvrages. Ainsi, notre auteur aime beaucoup les récits en parallèle. Dans *Boulevard des ombres*, on lit en alternance l'histoire de Harvey Billington et l'enquête difficile de Ring Lennox.

Ce «dédoublement» du récit trouve un écho dans *Andrew Jackson, vie et mort d'une légende* où sont juxtaposés le point de vue d'un narrateur extérieur et celui du journaliste en herbe Nat Daniels en quête du «mythe américain».

Au début, le jeune homme ne cache pas son admiration pour le grand homme d'Etat, mais au fil des pages, sa vision des choses évolue et se nuance.

Où tout cela doit-il nous mener ? Je l'ignore. Peut-être à nous dire que chaque homme n'est jamais une légende. Ou alors que chaque homme en est une à sa façon. Finalement pouvons-nous juger un homme ? Peut-être devrions-nous trouver un autre mot que «juger» (*Andrew Jackson*, p, 115).

Cherchant Jackson, c'est le jeune Nat Daniels lui-même qui se cherche. On avait déjà cette tentative d'approche de la personnalité dans

l'autre roman où Harvey adolescent dialoguait à bâtons rompus avec Harvey adulte. Ces hésitations aussi contribuent à façonner plus avant les personnages, à leur donner un « supplément d'âme » parfois si nécessaire entre deux coups de feu.

Paul Mathieu